

Zeitschrift: Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève

Herausgeber: Société d'histoire et d'archéologie de Genève

Band: 4 (1914-1923)

Heft: 7-8

Nachruf: Alfred Cartier

Autor: Favre, Edouard

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ALFRED CARTIER

PAR

Edouard FAVRE¹

PRÉSIDENT

MESDAMES ET MESSIEURS,

Notre Société a été douloureusement frappée en la personne d'Alfred Cartier, mort le 8 juin dernier.

D'une famille originaire de Bretagne qui avait acquis la bourgeoisie genevoise en 1556, il était né à Genève le 30 août 1854 ; nous, ses camarades d'études, à l'Ecole Lecoultre, au Gymnase, à l'Université, dans les sociétés d'étudiants de la Pædagogia ou de Zofingue, nous nous souvenons de lui comme d'un camarade de grand savoir, d'un goût très fin, aimant les arts, la littérature, les livres. Nous admirions la forme, la belle ordonnance et la solidité de ses travaux ; comme Flournoy — ils étaient, comme on dit chez nous, de la même « volée » — Cartier a toujours été à nos yeux un érudit, dès avant que nous pussions comprendre tout ce que ce terme signifie ; nous constatons chez lui un constant effort pour savoir beaucoup et savoir bien.

Après avoir fini à Genève, en 1873, le cycle ordinaire des études classiques qui, dans ce temps-là, impliquait deux années de sciences terminées par le baccalauréat ès sciences, il voulait se vouer à la médecine ; mais les études étant trop longues et ses parents désirant lui voir s'assurer plus rapidement une situation,

¹ Allocution prononcée à la séance du 10 novembre 1921.

il renonça à cette vocation — ce lui fut très dur — et il fit un apprentissage de banque; mais, croyez-le bien, il ne perdit rien de son intérêt pour l'art, la littérature, l'histoire littéraire, il restait bibliophile. Après quelques années d'apprentissage, il voyagea en Allemagne, en Italie, en France; ce fut pour lui un temps de développement intense. Nous avons retrouvé toute une pile de cahiers de notes prises durant cette période de sa vie sur des sujets d'art, de littérature, d'archéologie et d'histoire des religions. Il séjourna, entre autres, d'octobre 1876 à avril 1877 à Dresde; il y suivit un cours d'histoire de l'art; la merveilleuse galerie de tableaux de cette ville fut pour lui une source de jouissances et d'études. Il reprit, en novembre 1878, la vie de bureau à Paris d'abord, puis à Genève où il revenait au printemps 1879; au printemps 1880, il fut gravement malade d'une fièvre typhoïde. Il rentra dans la maison Chenevière où il avait fait son apprentissage, il fut chargé assez vite de la correspondance pour laquelle il était particulièrement qualifié; sous l'inspiration d'Arthur Chenevière, il rédigeait le bulletin financier de *La Tribune de Genève*; en l'absence du chef de la maison, il en était seul chargé; il continua quelque temps encore après 1890 le *Bulletin de Paris* lorsqu'Arthur Chenevière se fut retiré et que lui-même eut quitté cette banque.

Durant ce stage dans les affaires, il acquit des connaissances qui devaient lui être très utiles plus tard pour l'administration du Musée. Tant il est vrai — il faut le dire à notre époque de spécialisation à outrance — qu'aucune étude consciencieusement faite n'est inutile, quelque éloignée qu'elle puisse paraître des connaissances directement professionnelles. Pendant cette période de sa vie, les affaires n'absorbèrent pas entièrement Alfred Cartier; il apportait à son travail toute sa conscience parce qu'il estimait que tout ce qu'on fait vaut la peine d'être bien fait; mais son cœur n'y était pas; il consacrait ses moments de loisir à ses chères études, il avait entrepris un travail sur la dynastie des imprimeurs de Tournes, il était devenu passionné bibliophile; il bouquinait.

Permettez-moi une anecdote: c'était en 1879 à Paris;

sortant du bureau et rentrant à l'hôtel Voltaire où nous logions tous deux, souvent il longeait, en flânant, les quais de la rive gauche, qui, par la vue dont on y jouit et les caisses de bouquinistes ouvertes sur le parapet, ont procuré tant de jouissances à ceux qui vont chercher à Paris ce que la grande ville peut leur offrir de meilleur. A la fin d'une de ces après-midi de premier printemps où une lumière très douce enveloppe d'un ton de camaïeu les quais, les ponts, l'Institut, le Louvre, Notre-Dame, Cartier trouve dans une caisse de bouquiniste un incunable ; il court chez moi, consulte le *Manuel du Libraire* de Brunet ; la trouvaille était bonne. Il retourne en hâte sur le quai, le marchand avait fermé sa boîte. Le lendemain, l'incunable n'y était plus !

Ne souriez pas, Mesdames et Messieurs, si je vous dis que j'eus bien de la peine à consoler et à distraire mon ami. Plus d'un an après il m'écrivait : « Je n'ai rien oublié de notre vie à deux, ni nos promenades sur les quais, ni le jour où je manquai un incunable de Naples, 1481. *Infandum regina....!* »

Il chérissait ses livres ; il les lisait, cela va sans dire, mais aussi il les caressait, il les dorlotait, si c'était nécessaire il les lavait lui-même, n'abandonnant pas à des mains mercenaires ce travail délicat.

En 1882, il écrivait à un ami : « Je lave toujours assidûment et avec succès, j'ose le dire. Tu as beau rire, vois-tu, les bouquins c'est encore ce qu'il y a de meilleur dans la vie. Ils m'ont consolé et me consoleront de bien des choses. J'ai fini le La Bruyère 1699, qui était en œuvre quand tu es venu à la maison. Il est à la reliure : maroquin plein janséniste, grenat, large dentelle intérieure. L'habit de cet écrivain, comme je le comprends, doit être très simple et très distingué, et la dernière édition donnée par lui mérite bien une reliure où l'on n'épargne rien. Je tâche toujours que la couleur, les ornements etc., soient en rapport avec le livre et l'auteur. » En 1885, il exposait ses idées sur la reliure dans une conférence sur *La décoration extérieure des livres*, qu'il faisait imprimer en une élégante plaquette. Il ne se bornait pas à aimer les livres pour leur rareté et leur

beauté ; chez lui l'amateur était doublé d'un savant ; il était un bibliophile dans le sens le plus élevé et le plus large du mot.

Il faut déjà beaucoup d'érudition pour discerner un livre rare ; la trouvaille faite, il voulait extorquer au livre rare son secret et lui assigner sa place dans l'histoire : en 1892, il publiait une *Notice historique et bibliographique sur la « Brève résolution » de Calvin* ; en 1893 et 1894, c'étaient quatre plaquettes rarissimes qu'il rééditait avec des introductions : *Le Siège et la bataille de Pavie de Francesco Taegio*, *Les Bains de Pfäfers*, *Le tombeau de Claire Turrettini*, et *Les faits du Chien insatiable du sang chrétien*.

A la même époque, il avait encore préparé la plus importante de ses réimpressions, mais ce ne fut que quatre ans après qu'il put faire paraître : *L'Excuse de noble seigneur Jacques de Bourgogne, par Jean Calvin*, réimprimée pour la première fois sur un exemplaire unique trouvé dans la bibliothèque de Bes-singe que le propriétaire, notre collègue, M. Henry Tronchin, lui avait ouverte, et dans laquelle il a passé bien des heures consacrées au travail et à l'amitié.

Cartier a fait précéder cette réimpression d'une introduction dans laquelle s'affirment, à côté de sa conscience d'historien, toutes ses qualités de style et de composition ; à ce propos, il écrivait à un ami : « J'ai cherché à donner à mon introduction un peu d'allure, à éviter surtout cette fâcheuse érudition qui écrase l'auteur sous le commentaire et désoblige le lecteur. J'ai sabré la bonne moitié de mon manuscrit... Ce sont d'utiles sacrifices que l'on n'apprend à faire que par l'expérience. Quant au fond, j'ai eu, avant tout, l'intention d'être impartial ; c'est le meilleur moyen de mécontenter à peu près tout le monde. »

Son attention ayant été attirée sur Bonaventure des Periers par la thèse d'un de ses meilleurs amis, Adolphe Chenevière, il publiait, en 1889, un mémoire sur *Le libraire Jean Morin et le Cymbalum mundi de Bonaventure des Periers*, auquel succédait deux ans après un travail sur *Les poètes de Louise Labé* ; avec ce même ami, il publiait une étude sur *Antoine Du Moulin, valet de chambre de la reine de Navarre* ; plus tard, il publiait : *Les*

Genevois en 1558, d'après un libelle contemporain d'Artus Désiré. En 1893, il avait donné dans nos *Mémoires* sous le titre: *Arrêts du Conseil de Genève sur le fait de l'imprimerie et de la librairie de 1541 à 1550*, le résultat de plusieurs années de labeur; il n'a pas publié la suite, mais il a remis à la Bibliothèque publique, en manuscrit, les extraits qu'il avait faits des registres du Conseil concernant le même sujet.

Au cours de ses recherches dans nos archives, son attention avait été attirée sur l'histoire de Genève de Jean-Antoine Gautier; ayant eu de nombreuses occasions de constater la haute valeur de cette histoire restée manuscrite et à laquelle, depuis longtemps, les historiens faisaient des emprunts plus ou moins avoués, il conçut la pensée de la publier; le 21 mai 1892, il réunit quelques-uns de ses amis et collègues, il nous exposa son projet et les premiers principes de cette publication; après avoir obtenu notre approbation et l'assurance de notre collaboration, il lança ce projet dans le public, et se chargea de la partie financière de l'entreprise; nous nous répartîmes le travail; en 1896, en collaboration avec M. Jaques Mayor, lui-même, publiait le tome II, en 1898 le tome III, et en 1901, en collaboration avec M. Lucien Cramer, le tome V. Grâce à sa courageuse initiative, Genève se trouve dotée d'une histoire de premier ordre, et les historiens d'un précieux instrument de travail. Cette œuvre, comprenant sept volumes plus des tables, fut terminée en pleine guerre; un des principaux collaborateurs était mort; dans ces circonstances, peut-être n'avons-nous pas témoigné à Cartier assez de reconnaissance. J'éprouve personnellement, sinon un remords, du moins la crainte qu'il ait pu croire à de l'ingratitude de notre part. Aujourd'hui, il s'agit de proclamer bien haut qu'Alfred Cartier, en suscitant la publication de l'*Histoire de Genève* de Jean-Antoine Gautier, a bien mérité de la patrie.

Cartier avait une capacité de travail très grande; s'il n'en avait pas été ainsi, on aurait pu craindre pour sa carrière d'éru- dit la concurrence des fonctions administratives auxquelles son talent d'organisation le fit appeler. Heureusement ces craintes

n'étaient pas motivées ; chez lui, au contraire, le savant et l'administrateur se complétaient.

En 1892, il était nommé bibliothécaire du Musée d'histoire naturelle et membre de la Commission du Musée ; il établit un catalogue sur fiches de cette bibliothèque et publia, avec le directeur qui fut jusqu'à sa mort son plus fidèle ami, M. Maurice Bedot, une *Notice sur le Musée d'Histoire naturelle*.

Il prit une part active à l'organisation de l'Exposition nationale suisse qui eut lieu à Genève en 1896, et c'est lui qui, comme rapporteur général, s'est occupé de la rédaction du *Rapport technique* adressé au Conseil fédéral ; il en a écrit l'introduction.

En 1902, Cartier est nommé conservateur du Musée archéologique et du Musée Fol. M. Piguët-Fages, conseiller administratif, se l'adjoint comme secrétaire et il devient son plus précieux auxiliaire pour la création du Musée d'art et d'histoire où devaient être groupées les collections jusqu'alors dispersées de la Ville.

La tâche qui incombait à Cartier, de ce fait, était énorme. Il ne s'agissait pas seulement de discuter les plans, de prévoir des aménagements intérieurs, mais il fallait classer les objets, former des séries et, pour cela, Cartier dut compléter ses connaissances en archéologie ; il les compléta si bien qu'il devint, comme on l'a dit, un « maître en cette science ». En 1908, il était nommé directeur général du Musée d'art et d'histoire qui fut inauguré en 1910. Il avait bien gagné son bâton de maréchal. Le jour de l'inauguration, M. Piguët-Fages lui rendait ce témoignage : « Dès le début de cette entreprise, ce sont ses efforts éclairés, unis à ceux de nos architectes, qui en ont assuré le succès, et si l'on envisage que, demeuré le fidèle secrétaire du Service de l'instruction publique, il devait s'occuper de tous les autres détails de ce service, qu'en outre, conservateur du Musée Fol et du Musée archéologique, il devait pour ce dernier en préparer les innombrables séries encore à l'état cahotique, pour arriver à les classer en vue du transfert dans les locaux actuels, on se rendra compte de la charge considérable qu'il a assumée, avec une compétence hautement reconnue. »

Dès lors, Cartier a publié de nombreux mémoires d'archéologie et de préhistoire. Il avait déjà collaboré aux recherches et aux travaux de Natalis de Rondot, de Lyon, et il avait publié ses œuvres posthumes en 1902, sur le désir que lui en avait exprimé sa veuve.

En 1912, il était nommé vice-président du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique qui a tenu ses assises à Bruxelles ; de 1913 à 1916, il présida la Société suisse de préhistoire, en 1918 il présenta au Congrès historique suisse un travail intitulé : *L'archéologie dans ses rapports avec l'histoire*¹.

Pendant la phase archéologique de sa carrière, Cartier n'oublia pas ses premières études ; il avait un esprit assez ouvert et une culture assez étendue pour que les *Inscriptions romaines trouvées à Genève en 1917*, *Une agrafe de La Balme*, des *Sépultures découvertes à Cessy*, les *Vases peints gaulois du Musée*, *La station magdalénienne de Veyrier* ou la villa romaine de La Grange ne lui fissent négliger ni Louise Labé, ni Jérôme de Bara, ni l'Escalade, ni la famille de Tournes, ni tel autre de ces sujets qui lui étaient chers.

Il s'est toujours intéressé à la bibliographie lyonnaise : « Nulle part, au XVI^e siècle, écrivait-il², en aucun temps et en aucun pays, non pas même à Venise, vers la fin du XV^e siècle et au commencement du XVI^e, les imprimeurs et les libraires n'ont été, comme ceux de Lyon, pénétrés du sentiment du beau, n'ont relevé leur profession par la conscience, le soin et le goût de l'exécution, n'ont cherché à satisfaire les yeux du lecteur, autant que son esprit. » Il avait entrepris, il y a plus de quarante ans, un ouvrage sur la famille des de Tournes, imprimeurs à Lyon et à Genève ; l'an dernier, il revenait de Paris tout heureux, il avait fait encore d'importantes trouvailles et, semblait-il, rien

¹ Voir, ci-dessus, p. 398.

² *Revue du Lyonnais*, 1899 ; cité par H. de Terrebonne, dans son volume intitulé : *Julien Baudrier bibliographe* (Lyon, 1917, pet. in-4). On trouvera imprimé dans ce même volume plusieurs lettres d'Alfred Cartier à Julien Baudrier.

ne l'arrêterait plus pour élever ce monument, quand la maladie terrassa ce corps émacié et fragile, et la mort glaça cette belle intelligence et ce cœur si chaud.

Par ses dispositions testamentaires, Alfred Cartier a témoigné une dernière fois son attachement à la Bibliothèque publique et universitaire et au Musée d'art et d'histoire : à celui-ci il a laissé quelques objets de prix ; au premier de ces établissements il a légué « tous les ouvrages, disait-il dans son testament, qu'il ne posséderait pas déjà et qui pourraient lui convenir... La partie la plus intéressante de ce legs, ajoutait-il, est constituée par un certain nombre de volumes sortant des presses lyonnaises et genevoises des de Tournes. Pour plusieurs de ces éditions, l'exemplaire que j'en possède est le seul connu. »

Il faisait partie de la Société d'histoire depuis 1882. En 1887, il publiait, avec M. Emile Rivoire, le catalogue de notre bibliothèque ; en 1889, il entra au comité comme archiviste ; de 1891 à 1898, il a rempli les fonctions de trésorier, en 1899 et 1900, celles de vice-président ; en 1901 et 1902, celles de président ; il a encore fait partie du comité durant les années 1903 à 1908. Il nous a présenté une vingtaine de travaux de bibliographie, d'histoire littéraire et d'archéologie ; chacun de nous se souvient de la clarté et de la belle forme de ses exposés oraux et de ses mémoires, qu'il s'agit, pour ne citer que quelques-uns des plus récents, d'une inscription ou d'une sépulture récemment découvertes, d'une épître attribuée par lui au seigneur de Brusquet, des coupes de l'alliance de 1589 ou de la villa romaine de La Grange.

Alfred Cartier, bon musicien, poète à ses heures, était artiste ; d'un goût très sûr, il tendait continuellement à la perfection aussi bien dans la façon de poursuivre ses recherches que dans son style et dans la belle écriture qu'il s'était faite.

J'ai essayé de donner un aperçu de ce qu'il a été comme savant. Il me faut encore dire ce qu'il a été comme homme, comme collègue et comme ami.

Il était modeste, défiant de lui-même, ne faisant jamais parade de son grand savoir. Pourquoi faut-il que ce ne soit que quand

ces modestes ont disparu qu'on se rende compte de leur complète valeur ?

A l'entrée dans la carrière, en 1880, il écrivait à un ami : « Comme tu le dis, tout homme qui pense un peu passe, tôt ou tard, par cette phase d'incertitude et de découragement où l'on doute de tout, surtout de soi-même, le pire de tous les doutes. Dans cette phase-là les faibles succombent, les forts s'en tirent et, je crois, mieux trempés qu'avant. On voit mieux le but, on sait mieux de quoi on est capable, on comprend mieux ce qui est digne d'être conquis à la pointe de l'épée ou ce qui ne vaut pas un haussement d'épaules. La pierre qu'on tente d'apporter à l'édifice serait-elle la plus petite de toutes, que l'on pourrait s'en aller content avec la certitude d'avoir accompli son œuvre. Il y a des ouvriers plus habiles ou plus heureux que d'autres, mais tous sont également méritants qui font du mieux qu'ils peuvent. Malheureusement les forts sont le petit nombre. En sommes-nous ? voilà la question. Pour ce qui est de moi, j'en doute avec un peu d'amertume. Ce qu'on vaut moralement ? pas grand'chose, et intellectuellement, la lassitude vous prend à voir ce qu'il faut de science, d'acharnement et de hauteur de vues pour obtenir le moindre résultat. On a l'idée nette de ce que l'on devrait être, on sait trop le peu qu'on est et, ma foi, la différence est si grande qu'il serait bien étonnant que parfois les bras ne vous en tombent. Mais quitterons-nous la bataille parce qu'il y fait chaud et qu'on y attrape des horions ? Je puis répondre non pour tous les deux. »

Comme collègue, il était réservé, d'un abord un peu froid, mais bien vite son regard s'éclairait et, derrière un sourire un peu pâle, on découvrait son savoir étendu et son obligeance très grande.

Comme ami : « L'amitié, disait-il, c'est encore ce que les hommes ont inventé de meilleur. » Il n'a pas été heureux, aussi trouvait-on toujours auprès de lui une sympathie intelligente et profonde. Il était un ami fidèle, il écrivait des lettres charmantes. Il était un peu compliqué, un peu sur la défensive. Trop souvent il s'est privé du secours qu'aurait pu lui apporter l'amitié parce qu'il avait peur de n'être pas compris ; très sen-

sible il redoutait de rencontrer un sourire au lieu d'une expression de sympathie. Et puis il voulait se montrer viril ; comme il a été précoce dans le savoir, avant l'âge aussi, il a été mûri par l'expérience. S'il avait parfois quelque chose d'un peu désabusé, c'est qu'il voulait rester fort.

Il écrivait à un ami qui, à la suite d'un deuil, voulait voyager : « On peut rester partout fidèle au passé, mais il me semble qu'on doit à ce passé même de vivre le plus virilement possible. » Et un peu plus tard : « Le cœur a beau souffrir, il faut marcher quand même, n'est-ce pas ? La vie n'attend pas, il faut remplir son œuvre, si petite soit-elle et, en tout cas, ne pas imposer aux autres des chagrins dont la plupart n'auraient cure et qui leur paraîtraient ridicules. Donc tête haute et bon visage à tous. Chacun pour soi, il reste Dieu pour tous, et quelquefois un ami avec lequel on peut faire une partie du chemin. »

Si Alfred Cartier n'a pas été du nombre de ces ouvriers qu'on peut classer parmi les plus heureux, il fut certes parmi les plus méritants.
